

« Ah! Hollywood... »

Dennis O'Sullivan

Numéro 70, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

O'Sullivan, D. (1994). « Ah! Hollywood... ». *Jeu*, (70), 132–134.

S.V.P. METTRE EN SCÈNE

Dennis O'Sullivan

« Ah ! Hollywood... »

Pièce en deux actes de Christopher Hampton, adaptée de l'anglais par Vercors et Rita Barisse, Actes Sud, 1985, 125 pages.

Christopher Hampton s'est fait connaître par son adaptation pour le théâtre et ensuite pour le cinéma des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Depuis sa première pièce, *When Did You Last See My Mother* (1966), Hampton poursuit une réflexion et un questionnement au sujet de la fonction de l'art et du rôle de l'artiste en société. *Ah ! Hollywood...* (titre original *Tales From Hollywood*) précède les *Liaisons...* de deux ans et fut écrite en 1983. La traduction française date de 1985.

Ah ! Hollywood... raconte un épisode important de la vie intellectuelle occidentale du XX^e siècle, celui des exilés germanophones à Hollywood pendant la Deuxième Guerre mondiale. Au centre de cette communauté, nous trouvons Ödön Von Horváth, auteur dramatique hongrois des années trente. Ses pièces, écrites en allemand et issues d'une tradition folklorique, touchent à des questions politiques à travers la vie quotidienne du petit peuple. Horváth est un auteur que Hampton affectionne ; il a traduit en anglais sa pièce *Histoires de la forêt viennoise*.

Comme Joe Gillis, le scénariste trouvé mort dans une piscine au début du film *Sunset Boulevard* de Billy Wilder, Horváth nous raconte en *flash-backs* l'histoire de son séjour à Hollywood. Mais, en fait, Horváth est mort accidentellement à Paris en 1936. Il n'est jamais allé à Hollywood. Hampton se devait donc de trouver une astuce par laquelle l'y amener. Il a trouvé : en faire un personnage de cinéma.

Le fait de ressusciter Horváth a un intérêt plus qu'anecdotique. Par le truchement de ce personnage, à la fois historique et fictif, Hampton se donne un point de vue privilégié. Cette stratégie narrative lui permettra d'ancrer ses personnages et anecdotes dans l'Histoire tout en leur conférant un statut fictif.

Le rapprochement avec le personnage de Joe Gillis n'est pas moins important que la *résurrection* de Horvath. *Sunset Boulevard* racontait la fin d'une époque de Hollywood

et l'émergence de nouvelles valeurs et de nouvelles façons de faire. C'est un film phare dans l'histoire de Hollywood, et la référence est juste, car les personnages que Horváth dépeint ont joué un rôle dans cette transformation de la capitale américaine du cinéma. Et comme pour le mieux illustrer encore, Erich von Stroheim joue dans *Sunset Boulevard*.

Hampton s'est longuement documenté avant d'écrire cette pièce. Un séjour à Hollywood lui a permis d'interviewer des gens qui ont connu les célébrités qu'il mettra en scène. On peut supposer que les faits relatés sont assez exacts. Il en va de même pour le dessin très vif du caractère des personnages. J'avoue que ma perception de Bertolt Brecht, un de ceux-ci, s'est beaucoup nuancée à la lecture de cette pièce.


Outre Horváth et Brecht, on retrouve Heinrich et Thomas Mann, avec leurs épouses respectives, Nelly et Katia, Lion et Maria Feuchtwanger font une apparition, Hélène Weigel accompagne Brecht. On parle de Erich von Stroheim, Peter Lorre, Fritz Lang, et d'autres. Horváth a une liaison avec Helen Schwartz, une scénariste de Hollywood.

Il n'y a pas à proprement parler d'intrigue dans la pièce. En vingt-deux courtes scènes, Hampton illustre la vie quotidienne des exilés à Hollywood. On voit Thomas Mann, en tournée de conférences, Bertolt Brecht travaille comme scénariste, Heinrich Mann vit dans l'ombre de son frère et sa femme Nelly lui cause beaucoup de soucis.


D'une scène à l'autre, Horváth raconte la vie de ces illustres gens, aux prises avec des problèmes d'argent, d'alcoolisme, de conscience ou d'adaptation au mode de vie américain. Hampton dessine un portrait très dur de ce collègue d'exilés. Thomas Mann est vaniteux et pédant, Brecht grossier et cynique, Nelly, que l'exil exaspère, est d'une vulgarité consommée et Heinrich Mann fait pitié.

Évidemment, les préoccupations quotidiennes de gens tels les frères Mann, Brecht et Horváth transcendent les préoccupations du petit peuple, et la pièce prend un peu l'aspect d'une suite de discussions politiques, philosophiques et esthétiques. Les sujets de prédilection sont évidemment l'exil, l'engagement de l'écrivain et la vulgarité de l'Amérique.

Hampton multiplie tout au long de la pièce des images qui mettent en opposition les cultures européenne et américaine. Chaque personnage se positionnera sur cette question : Thomas Mann représente une culture élitiste qui rejette la culture américaine. Il dit des auteurs américains qu'ils « manquent de souffle, d'endurance [...] Ils sont noyés dans leur premier succès. » (p. 64) Non moins que son illustre frère, Heinrich Mann représente également l'élite culturelle européenne. Par contre, son incompréhension de la culture américaine et son incapacité à s'adapter à la vie en Amérique font qu'il réserve son jugement. Brecht rejette l'idée même d'une élite culturelle. Il aime l'Amérique en théorie, mais la méprise en fait. L'Amérique, d'après lui, c'est un « trou d'enfer où les gens ont la langue brune de merde et où, pour qu'on te trouve normal, tu dois être un veau à cinq pattes » (p. 104).



En vingt-deux
courtes scènes,
Hampton illustre
la vie quotidienne
des exilés
à Hollywood
[: Thomas Mann,
Bertolt Brecht,
Ödon Von
Horváth...]



Helen Schwartz défend comme elle peut l'Amérique qu'elle connaît, celle de Faulkner, Fitzgerald, Melville, Whitman. Mais la plupart des émigrés ne veulent pas voir au-delà de la surface criarde de Hollywood. Horvath est le seul à accepter la culture américaine entièrement : « J'aime tous les paumés, les jobards, les superstitieux [...] Bref, après deux ans passés à Los Angeles, je savais que j'étais chez moi. » (p. 67-68) Mais Horváth est un personnage de film, ou un mort si vous préférez ; de toute manière, son opinion n'a pas de poids.

Les prises de position de chacun provoquent des querelles qui s'enveniment au fil des ans. Mais si l'exil donne lieu à de nombreuses discussions théoriques, les réactions sont également viscérales. Il sera fatal pour Nelly qui ne peut s'adapter à sa situation.

Les scènes s'échelonnent sur plusieurs années. Thomas Mann s'est établi dans une luxueuse demeure au bord de la mer, Heinrich pour sa part n'a connu que des revers et il demeure seul dans une bicoque depuis le suicide de Nelly. La guerre finit. Brecht comparait devant le Senate House Sub Committee on Un-American Activities et il fuit le pays. Helen Schwartz doit également comparaître devant le célèbre comité, et son avenir est loin d'être assuré. Thomas Mann quitte l'Amérique et s'installe en Suisse. Heinrich meurt.

Il ne reste que Horvath à Hollywood. Il doit renouer avec son destin qui l'attend à Paris en 1936. Hampton le fait mourir dans une piscine, terminant la pièce avec l'image initiale de *Sunset Boulevard*.

Bref, une pièce intelligente, provoquante et édifiante. Hampton est peu connu du public québécois ; la qualité de ce texte témoigne du mérite qu'il y aurait à le mieux connaître. ♦